

Le Courrier du Canada

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS

JE CROIS, J'ESPERE ET J'AIME.

Feuilleton du Courrier du Canada.
QUEBEC, 23 Oct. 1877—No 35

VOYAGE

CENTRE DE LA TERRE.

Par JULES VERNE.

(Suite.)

Je m'approchai de Hans. Jemis main sur la sienne. Il ne bougea pas. Je lui montrai la route du cratère. Il demeura immobile. Ma figure hâletante disait toute mes souffrances. L'Islandais remua doucement la tête & désignant tranquillement mon oncle.

— "Master" fit-il.
— Le maître, m'écriai-je ! insensé ! non, il n'est pas le maître de ta vie ! il faut fuir ! il faut l'enfermer ! m'entends-tu ! me comprends-tu ?

J'avais saisi Hans par le bras. Je voulais l'obliger à se lever. Je luttais avec lui. Mon oncle intervint.

— Du calme, Axel, dit-il. Tu n'obtiens rien de cet impassible serviteur. Ainsi, écoute ce que j'ai à te proposer.

Je me croisai les bras, en regardant mon oncle bien en face.

— Le manque d'eau dit-il, met seul obstacle à l'accomplissement de mes projets. Dans cette galerie de l'est, faite de laves, de schistes, de houilles, nous n'avons pas rencontré une seule molécule liquide. Il est possible que nous serions plus heureux en suivant le tunnel de l'ouest."

Je secouai la tête avec un air de profonde incrédulité.

— Ecoute-moi jusqu'au bout, reprit le professeur en forçant la voix. Pendant que tu gisais là sans mouvement, j'ai été reconnaître la conformation de cette galerie. Elle s'enfonce directement dans les entrailles du globe, & en peu d'heures, elle nous conduira au massif granitique. Là nous devons rencontrer des sources abondantes. La nature de la roche le veut ainsi, & l'instinct est d'accord avec la logique pour appuyer ma conviction. Or, voici ce que j'ai à te proposer. Quand Colomb a demandé trois jours à ses équipages pour trouver les terres nouvelles, ses équipages, malades, épouvantés, ont cependant fait droit à sa demande, & il a découvert le nouveau monde. Moi, le Colomb de ces régions souterraines, je ne te demande qu'un jour encore. Si, ce temps écoulé, je n'ai pas rencontré l'eau qui nous manque, je te le jure, nous reviendrons à la surface de la terre."

En dépit de mon irritation, je fus ému de ces paroles & de la violence que se faisait mon oncle pour tenir un pareil langage.

— Eh bien ! m'écriai-je, qu'il soit fait comme vous le désirez, & que Dieu récompense votre énergie surhumaine. Vous n'avez plus que quelques heures à tenter le sort. En route !

XXII

La descente recommença cette fois par la nouvelle galerie. Hans marchait en avant, selon son habitude. Nous n'arions pas fait cent pas, que le professeur, promenant sa lampe le long des murailles, s'écriait :

— Voilà les terrains primitifs ! nous sommes dans la bonne voie ! marchons ! marchons !

Lorsque la terre se refroidit peu à peu aux premiers jours du monde, la diminution de son volume produisit dans l'écorce des dislocations, des ruptures, des retraits, des fendilles. Le couloir actuel était une fissure de ce genre, par laquelle s'épanchaient autrefois le granit éruptif ; ses mille détours formaient un inextricable labyrinthe à travers le sol primordial.

A mesure que nous descendions, la succession des couches composant le terrain primitif apparaissait avec plus de netteté. La science géologique considère ce terrain primitif comme la base de l'écorce minérale, & elle a reconnu qu'il se compose de trois couches différentes, les schistes, les gneiss, les mica schistes, reposant sur cette roche inébranlable qu'on appelle le granit.

Or, jamais minéralogistes ne s'étaient rencontrés dans des circonstances aussi merveilleuses pour étudier la nature sur place. Ce que la sonde, machine inintelligente & brutale, ne pouvait rapporter à la surface du globe de sa texture interne, nous

allions l'étudier de nos yeux, le toucher de nos mains.

A travers l'étagage des schistes colorés de belles nuances vertes serpentaient des filons métalliques de cuivre, de manganèse avec quelques traces de platine & d'or. Je songeais à ces richesses enfouies dans les entrailles du globe & dont l'avidité humaine n'aura jamais la jouissance ! Ces trésors, les bouleversements des premiers jours ont enterrés à de telles profondeurs, que ni la pioche, ni le pic ne sauront les arracher à leur tombeau.

Aux schistes succédèrent les gneiss, d'une structure stratiforme, remarquables par la régularité & le parallélisme de leurs feuillettes, puis, les mica schistes disposés en grandes lamelles rehaussées à l'œil par les scintillations du mica blanc.

La lumière des appareils, répercutée par les petites facettes de la masse rocheuse, croisait ses jets de feu sous tous les angles, & je m'imaginai voyager à travers un diamant creux, dans lequel les rayons se brisaient en mille éblouissements.

Vers six heures du soir, cette fête de la lumière vint à diminuer sensiblement, presque à cesser ; les parois prirent une teinte cristalline, mais sombre ; le mica se mêla plus intimement au feldspath & au quartz, pour former la roche par excellence, la pierre dure entre toutes, celle qui supporte, sans en être érasée, les quatre étages de terrain du globe.

Nous étions murés dans l'immense prison de granit.

Il était huit heures du soir. L'eau manquait toujours. Je souffrais horriblement. Mon oncle marchait en avant. Il ne voulait pas s'arrêter. Il tendait l'oreille pour surprendre les murmures de quelque source. Mais rien !

Pendant mes jambes refusaient de me porter. Je résistais à mes tortures pour ne pas obliger mon oncle à faire halte. C'est été pour lui le coup du désespoir, car la journée finissait, la dernière qui lui appartenait.

Enfin mes forces m'abandonnèrent ; je poussai un cri & je tombai.

— A moi ! je meurs !

Mon oncle revint sur ses pas. Il me considéra en croisant ses bras ; puis ces paroles sordes sortirent de ses lèvres :

— Tout est fini !

Un effrayant geste de colère frappa une dernière fois mes regards, & je fermai les yeux.

Lorsque je les rouvris, j'aperçus mes deux compagnons immobiles & roulés dans leur couverture. Dormaient-ils ? Pour mon compte je ne pouvais trouver un instant de sommeil. Je souffrais trop & surtout de la pensée que mon mal devait être sans remède. Les dernières paroles de mon oncle retentissaient dans mon oreille. " Tout était fini ! " car dans un pareil état de faiblesse il ne fallait même plus songer à regagner la surface du globe.

Il y avait une lieue & demie d'écorce terrestre ! Il me semblait que cette masse pesait de tout son poids sur mes épaules. Je me sentais érasé & je m'épuisais en efforts violents pour me retourner sur ma couche de granit.

Quelques heures se passèrent. Un silence profond régnait autour de nous, un silence de tombeau. Rien n'arrivait à travers ces murailles dont la plus mince mesurait cinq milles d'épaisseur.

Cependant au milieu de mon assoupissement, je crus entendre un bruit ; l'obscurité se faisait dans le tunnel. Je regardai plus attentivement, il me sembla voir l'Islandais qui disparaissait, la lampe à la main.

Pourquoi ce départ ? Hans nous abandonnait-il ? Mon oncle dormait. Je voulais crier. Ma voix ne put trouver passage entre mes lèvres desséchées. L'obscurité était devenue profonde, & les derniers bruits venaient de s'éteindre.

— Hans nous abandonne ! m'écriai-je. Hans ! Hans !

Ces mots, je les criais en moi-même. Ils n'allaient pas plus loin. Cependant, après le premier instant de terreur, j'eus honte de mes soupçons contre un homme dont la conduite n'avait rien en jusque-là de suspect. Son départ ne pouvait être une fuite. Au lieu de remonter la galerie il la descendait. De mauvais desseins l'eussent entraîné en haut, non en bas. Ce raisonnement me calma un peu, & je revins à un autre ordre d'idée. Hans, cet homme passible, un motif grave avait pu seul l'arracher à son repos. Allait-il donc à la découverte ? Avait-il entendu pendant la nuit silencieuse quelque murmure dont la perception n'était pas arrivée jusqu'à moi ?

(à suivre.)

Angleterre.

On écrit de Londres, le 1er octobre, au Nord :

La concorde ne paraît pas sur le point de se rétablir dans le camp des *home rulers* irlandais. La paix conclue à Liverpool était décidément une "paix boiteuse." Les chefs sont tombés d'accord sur la nécessité de porter la question devant le seul tribunal compétent, à savoir le corps électoral irlandais, et jusqu'à présent cette résolution n'a fait qu'augmenter la confusion. Dans les réunions publiques, la prépondérance est incontestablement acquise à l'élément intransigeant, et le clergé catholique, toujours habile à discerner le courant populaire, semble assez disposé à rompre son alliance avec les parlementaires modérés. M. Butt est débordé en Irlande, et il lui sera bien difficile de conserver longtemps l'autorité nominale qu'il exerce encore sur le groupe de députés qui porte le nom de *home rulers*. L'opposition irlandaise redevient extra-parlementaire, comme l'époque d'O'Connell et du temps des fenians. Reste à savoir si le clergé ne fait pas fausse route en s'associant aux nationalistes radicaux, imbus de doctrines américaines et de traditions révolutionnaires passablement opposées aux principes du Syllabus.

La propagande américaine, qui joue un si grand rôle en Irlande, n'est pas favorable aux prétentions du clergé, et la popularité éphémère qu'il pourrait gagner dans le milieu intransigeant serait peut-être achetée trop cher. Comme un exemple curieux de la réaction que l'Amérique commença à exercer sur le prolétariat irlandais, je vous citerai ce fait que la grève des ouvriers de chemins de fer aux Etats-Unis a eu son contre-coup en Irlande. Les villes de l'Irlande méridionale, surtout Cork, ont vu quelques douzaines d'ouvriers passer quelques années en Amérique, et qui ont à la haine nationale de l'Irlandais l'aversion du républicain transatlantique pour la société et les institutions anglaises. Ces ouvriers n'ont pas tardé à suivre l'exemple donné par leurs collègues américains ; ceux qui étaient employés aux chemins de fer se sont mis en grève et ont essayé, dans plusieurs localités, d'imiter les scènes de violence dont Pittsburg et Chicago avaient été le théâtre. La tentative n'a pas eu autant de succès qu'en Amérique, mais elle a suffi pour rappeler aux anglais que l'influence de l'américanisme se fait sentir ailleurs que sur le terrain politique.

L'inauguration d'une école de médecine pour les femmes a eu lieu lundi à Londres. Deux discours ont été prononcés, l'un par le docteur Cockle à l'hospice de Gray Inn's Road auquel se rattache l'école ; l'autre par Mme Garrett Anderson au siège de l'école, Henrietta street.

Le Dr Cockle s'est attaché à démontrer que la présence des femmes dans les hospices n'avait rien qui dût choquer les sentiments ni les préjugés du public, quoiqu'on ait prétendu que l'étude de la médecine devait fatalement conduire à la destruction des sentiments de délicatesse chez les femmes. Il a démontré que l'étude clinique de la médecine présentait bien des côtés attrayants sans en offrir un seul qui puisse faire naître chez la femme le moindre mouvement de répugnance. " Je ne puis juger, a dit le docteur Cockle, jusqu'à quel point la femme possède une force physique suffisante pour entreprendre des travaux de médecine sérieux, mais il est hors de doute qu'elle possède toutes les qualités intellectuelles nécessaires à ces études. La femme deviendra un agent actif au chevet des malades, et plus tard on aura fréquemment recours à ses soins. C'est seulement dans les salles d'hôpitaux, lorsqu'on se trouve face à face avec les malades, qu'on peut acquérir la science de soigner les malades et faire leur diagnostic.

" Nous aurions beau donner aux femmes conférence sur conférence, nous n'arriverions à aucun résultat, si nous ne les mettions en présence des faits mêmes dont traitent les conférences. L'union de la théorie et de la pratique est le seul moyen d'acquérir des connaissances certaines, et je suis convaincu qu'en ce qui concerne les femmes, nous pourrions en faire de grands médecins."

Mme. Anderson, de son côté, a exposé à ses élèves la méthode pour organiser leurs travaux. " L'étude de la médecine, a-t-elle dit, se divise en quatre parties : l'étude des fonctions sanitaires ; les maladies ; les appareils à employer pour examiner

les maladies ; enfin, l'art de les soigner et de les guérir. Chacune de ces subdivisions représente une année d'étude. Quant aux préjugés qui existent contre des écoles de médecine pour les femmes, il est inutile d'y répondre.

" Tout argument est superflu contre un sentiment ou contre un préjugé ; à mon avis, la meilleure réponse à faire aux objections qu'on nous présente, c'est l'expérience et la pratique.

" Un grand nombre des objections qui ont été faites contre l'admission des femmes dans le corps médical doivent être repoussées comme étant imaginaires ; mais, d'un autre côté aussi, il est possible que cette admission n'amène pas tous les avantages que ses partisans en attendent.

" L'argument que les femmes comprennent mieux que les hommes les maladies de la femme n'est probablement vrai qu'en partie. Mais ce qui est incontestable, c'est que les femmes comprendront mieux ces maladies si elles s'y appliquent davantage.

Les femmes comprendront les maladies des femmes en raison de leur intelligence et de leur savoir, et non pas pour je ne sais quelle mystérieuse sympathie entre elles et le sujet malade ; mais on peut admettre que relativement à certaines maladies chroniques et à certaines causes de faiblesse chez les femmes, elles seront plus aptes que les hommes à trouver l'origine du mal.

" On a fait observer que les femmes-médecines, si elles ne renoncent pas au mariage, se trouveraient fréquemment obligées de renoncer pour un temps assez long à leur profession. Le mariage sera certainement une cause fréquente d'empêchement ; le besoin qu'éprouve la femme de voir le monde sera, jusqu'à un certain point, un autre obstacle, mais du moment qu'on admet que la femme pourrait, dans certaines limites, rendre de bons services, il serait juste, en retour, de tenir compte, en ce qui la concerne, plutôt de la qualité que de la quantité de ces services. La femme qui aura acquis de l'expérience comme femme mariée et comme mère sera certainement plus utile aux malades de son sexe que si elle n'avait pas étudié la médecine."

Misses Anderson a insisté dans la dernière partie de son discours sur la nécessité de propager les idées qu'elle défend, surtout en Angleterre, tout en souhaitant que, par leur modération et leur tact, les partisans de la nouvelle école soutiennent la doctrine et la défendent contre ses détracteurs. Il faut que ces partisans sachent combattre les préjugés qui existent encore dans certains cercles de la société contre l'admission des femmes dans le corps médical, qu'ils soutiennent les femmes dans leur nouveau rôle et qu'ils n'oublient pas qu'il est glorieux de favoriser une profession dont le seul but est de travailler au plus grand bien de l'humanité !

Misses Anderson a reçu, après ce discours, les félicitations unanimes de l'assemblée.

La corporation de Londres, réunie à Guildhall, a élu samedi le lord-maire pour le prochain exercice annuel. Son choix est tombé sur deux noms qu'elle a soumis en suite à la cour des aldermen, qui s'est prononcée pour l'élection de l'alderman T. S. Owden, citoyen et hôtelier. Le nouveau lord-maire s'est engagé à maintenir les anciens droits et privilèges de la Cité et à propager l'enseignement des sciences dans les écoles. La corporation a ratifié aussi le veto de la cour des aldermen contre l'admission de sir J. Bennett comme alderman.

Pendant la séance de l'assemblée des aldermen et des membres de la corporation, un de ces derniers, ayant demandé à connaître les motifs de l'exclusion de sir J. Bennett de la cour des aldermen, a reçu la réponse suivante de l'alderman et sheriff Nottage : " Sur l'avis des fonctionnaires législatifs de la corporation, j'ai à décider que cette question n'est pas opportune."

La cour des aldermen a voté aussi la résolution suivante : " En égard aux grandes responsabilités qui s'attachent aux fonctions du lord-maire, le vote des aldermen doit être considéré comme une protection précieuse donnée à la dignité de cette fonction."

Dans la soirée le lord-maire en fonction—l'alderman sir T. White—a donné un banquet au nouveau lord-maire élu, aux aldermen et à quelques invités, dans la grande salle de Mansion House.

L'Irlande vient d'avoir son " af-

faire Mortara " à rebours, et, comme de raison, les grands journaux protestants, défenseurs de la liberté de conscience contre l'Eglise de Rome ont cette fois gardé un profond silence. Il y a en Irlande une société de missionnaires anglicans richement subventionnée. Armés des douceurs de la soupe, comme disent les Irlandais, ils vont dans les familles pauvres, et pour quelques shellins et quelques belles promesses, arrachent à une famille d'Irlandais, et de misérables une âme d'enfant.

L'autre jour, une jeune fille de treize ou quatorze ans, nommée Catherine Grimes, élevée jusque-là dans un couvent, était redemandée en justice par cette société. La jeune fille avait une mère, qui l'avait élevée dans la religion catholique et qui, en mourant, l'avait recommandée à un prêtre de sa religion. Mais Catherine Grimes avait aussi un père, qui était protestant et ne s'est jamais occupé de son enfant. La " Société anglicane " le dénicha, lui inculqua soudain un prosélytisme inattendu et le poussa à redemander sa fille devant les tribunaux.

Les juges hésitèrent bien un peu devant cet amour paternel et religieux si tardivement éveillé, mais la loi était là, et les juges ordonnèrent la remise de l'enfant au père. En vain la jeune fille éclata en sanglots devant la cour, criant qu'elle ne voulait pas quitter la religion de sa mère, abandonner les religieuses qui l'avaient élevée. Il fallut céder, et la " Société des missionnaires anglicans " prit charge de l'enfant.

C'était le premier jugement, le jugement de première instance. L'affaire alla en appel ; le lord chancelier, après un examen de l'enfant dûment stylée par les missionnaires et privée de toute communication avec ses anciens protecteurs, confirma le premier jugement.

La " mission anglicane " a conquis une âme irlandaise, on voit par quel moyen. C'est un acte de courageux qui soutient par ailleurs le courageux l'opinion publique, et avec l'aide des plus éloquentes voix du barreau d'Irlande, a défendu pied à pied devant toutes les juridictions l'âme de sa jeune pupille, il n'a pas à se repentir des lourdes dépenses de cette formidable affaire.

Le Freeman de Dublin enregistre tous les jours les souscriptions qui lui arrivent pour le " Dean Mac-Manus." Sans le secours public un pauvre prêtre irlandais n'eût pas osé intamer un duel judiciaire et surtout péculaire contre la " société protestante " qui est, bien entendu, formidablement outillée.

De reste, le lord chancelier a, en plein tribunal, rendu un hommage spontané à la fermeté et à l'intrépidité apostolique de M. Mac-Manus. A ce témoignage le courageux prêtre peut ajouter les preuves du sympathique concours qui lui a été prêté par la presse catholique dans sa guerre contre le Royaume de la soupe. C'est le nom dont une saillie irlandaise a baptisée la " société des missionnaires anglicans " et son œuvre.

M. Alphonse Dechamps vient de publier une brochure intitulée *M. Thiers et la République conservatrice*.

Il y a dans cette brochure beaucoup de vérités théoriques, une juste aversion pour les coups d'Etat, les prononcements militaires et le despotisme, une préférence parfaitement justifiée pour les gouvernements libres et sagement pondérés ; mais en fait, l'auteur nous paraît se faire de singulières illusions sur la situation où se trouverait la France quand le maréchal de Mac-Mahon s'est décidé, d'accord avec le Sénat, à user du droit constitutionnel de dissoudre la Chambre des députés. D'après nous, le gouvernement glissait sur une pente fatale ; le parti radical, grâce à la connivence ou du moins à la faiblesse des ministres et du centre gauche, gagnait du terrain et serait infailliblement et prochainement parvenu à remplacer la République conservatrice par celle dont tous les hommes d'ordre doivent redouter l'avènement.

Voilà le danger qu'a voulu conjurer le maréchal, et on lui ferait un reproche d'avoir rendu à la société un service aussi signalé !

Jusqu'en 1850 il y a, il doit du moins y avoir, une trêve entre les partis. Les conservateurs ne demandent, pour le moment, le rétablissement ni de la monarchie ni de l'Empire ; mais les adversaires du maréchal ne montrent pas le même respect pour la Constitution, puisqu'ils veulent renverser celui qui doit constitutionnellement conserver le pouvoir jusqu'en 1880.

A cette époque les partis se trouve-

ront de nouveau en présence, personne n'est capable d'empêcher cette éventualité ; mais est-il désirable qu'alors les radicaux soient maîtres du gouvernement, et qu'une minorité audacieuse puisse imposer sa volonté à la France, comme cela s'est vu lors de la première révolution ?

Si la République doit vivre, M. Thiers l'a dit lui-même, il faut qu'elle soit conservatrice. Or, la politique du maréchal tend à la conserver telle jusqu'en 1880. Celle-ci s'efforce, en effet, de combattre le radicalisme et la démagogie, et de rendre ainsi la forme actuelle du gouvernement acceptable en prouvant qu'elle est compatible en France avec l'ordre et la liberté.

On écrit de Paris, 7 octobre :

" Si jamais on a pu dire que les radicaux manquaient absolument de patriotisme, c'est bien aujourd'hui où ils ont l'audace de prétendre que l'élection du duc Decazes, qui n'a cessé de diriger ses efforts vers le maintien de la paix, serait le signal d'une guerre avec l'Italie dans trois ou quatre mois. Notre ministre des affaires étrangères est parvenu à établir avec M. Melegari, qui dirige la politique extérieure du royaume d'Italie, les rapports les meilleurs et empreints d'une sincère cordialité.

Les hommes d'Etat italien les plus influents ont à plusieurs reprises témoigné hautement de la confiance qu'ils ont dans les sentiments d'amitié que le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon et M. le duc Decazes particulièrement nourrissent à l'égard de leur pays. Aussi l'intelligence des électeurs ne se laissera-t-elle pas troubler par les grossiers mensonges des radicaux, d'autant plus impudents que ces jours-ci la Gazette de l'Allemagne du Nord, qui est toujours plus ou moins l'organe de M. de Bismarck, déclarait en termes suffisamment clairs que ce serait au contraire la politique pronée dans les *Despatch* d'Orient par le Journal

tion des gauches qui provoquerait les plus graves complications et finirait par entraîner la France dans une guerre européenne.

" Donc les nouvelles de la province, surtout de l'Ouest, du Centre et d'une bonne moitié du Midi, sont très-satisfaisantes ; on est à peu près sûr de l'échec de quatre-vingt des 863, et on a l'espoir d'en voir échouer encore quarante autres."

Grand Union Hotel

en face du GRAND CENTRAL DEPOT, sur la 4ème avenue et la 4ème rue, NEW-YORK. Elevateur et toutes les améliorations modernes

PRIX RÉDUITS.

Au-delà de 350 CHAMBRES élégamment meublées. Aussi appartements richement meublés pour familles. Le meilleur restaurant de la ville, avec lequel aucun autre hôtel du même genre, ne peut rivaliser pour le bon marché. Boissons et mets de première qualité.

Bagages transportés gratis du bureau du chemin de fer à l'hôtel.

W. D. GARRISON.
Québec, 12 Juillet 1877. 292

AUX MESSIEURS DU CLERGE

JE SOUSSIGNE, certifié que j'ai fait l'analyse chimique d'un vin de COLLI INGHAM maintenant en vente chez M. A. Toussaint, épicer de Québec. Je n'ai trouvé dans ce vin, aucune substance étrangère qui indique falsification ou altération. En conséquence je puis le recommander pour vin de messe. Ce vin est très capiteux et convient très bien aussi pour les malades auxquels l'usage du vin est prescrit.

Québec, 6 juillet 1877.

F. A. H. LARUE,
M. A. M. D.
En vente chez A. TOUSSAINT, 78 Rue St. Jean Haute-Ville et chez TOUSSAINT & FRÈRE, 11 Rue St. Pierre Basse-Ville.
Québec, 28 juillet 1877. 300

ANNONCES !!

\$1000 pour \$87.50.

Le meilleur et le plus économique moyen pour parvenir jusqu'à vos lecteurs en dehors des grandes cités, c'est d'annoncer dans l'une ou plusieurs de nos six listes d'au-delà 1,000 journaux, partagés de manière à se répandre dans les différentes sections du pays. Circulation hebdomadaire d'au-delà 600,000 numéros. Nous recevons des annonces pour une ou plusieurs listes.

Pour les catalogues contenant les noms des journaux, et pour toute autre information et pour les prix adressez-vous à BEALS & FOSTER, 41 Park Row, (Times Building), New-York.

Québec, 26 septembre 1877. 355

CANADA. QUÉBEC. 23 Octobre 1877.

Drummond et Arthabaska.

La lutte dans ces comtés se poursuit avec une activité extraordinaire. A en juger par le ton de la presse libérale, on voit que l'hon. M. Laurier va inévitablement subir un échec.

et les membres de ce corps. Au sujet de l'affaire Bartley, il dévoile les projets de la police afin de les faire manquer.

C'est une conduite indigne. Le Chronicle joue le rôle de mouchard. Combien cette feuille vénales reçoit-elle pour cela ?

Le patronage dans les Provinces Maritimes.

On lit dans le Nouveau-Monde :

Nous avons cité, dans une de nos dernières feuilles, un article du New-Era, de Charlottetown, démontrant de quelle façon le gouvernement MacKenzie distribue le patronage dans l'île du Prince-Edouard.

Le Mail de Toronto, citant ce même article du New-Era, ajoute que non-seulement dans l'île du Prince-Edouard M. MacKenzie élimine systématiquement des emplois les Acadiens et les catholiques, mais que la même ligne de conduite est adoptée par lui au Nouveau Brunswick et à la Nouvelle-Ecosse.

Pendant que la famille des Laird, dit le Mail, régit de cette façon et à la manière écossaise, les offices du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse sont distribués d'après le même système de proscription des catholiques et d'une façon injurieuse pour cette minorité importante.

Pent-être, cependant, M. MacKenzie trouve-t-il que ce qu'il a donné à M. Anglin devrait suffire pour contenter tous ces coreligionnaires.

Pendant qu'un journal anglais et protestant de Toronto réclame contre cette injustice commise à l'égard des nôtres, le National pourrait-il nous dire ce que MM. Laflamme, Pelletier et lui-même font auprès de M. MacKenzie pour la faire redresser.

Le Herald, pour disculper son chef sur cette matière, emploie ce matin l'éternel argument du Tu quoque, mais cela tombe à faux et montre de plus de la part de ce fameux journal un défaut de mémoire pour le moins étrange.

Il semble que ce journal a assez profité, depuis 1873, du marché au moyen duquel, immédiatement après l'entrée de cette île dans la Confédération, sa représentation s'est vendue à MM. MacKenzie et Blake, pour perdre de vue ce qui se passa alors.

Comment peut-on rendre le gouvernement précédent responsable d'une politique qu'il lui a été matériellement impossible d'adopter, en eût-il l'intention ?

Le Prince-Edouard est entrée dans la Confédération dans l'été de 1874, immédiatement avant la session au commencement de laquelle le cabinet MacDonald donna sa démission, et que, conséquemment, c'est le cabinet MacKenzie qui a mis en force le système actuel qui provoque les protestations non-seulement des catholiques qui en sont les victimes, mais encore de tous les protestants amis de la justice et du fair-play.

Aux libres-échangistes.

Sous ce titre on lit dans la Minerve de samedi :

La dépêche qui suit a été adressée avant-hier de Washington aux journaux américains et transmise ensuite à la presse canadienne :

Washington, 18 octobre.

Le consul américain à Toronto pense qu'à l'avenir l'Ontario va dépendre des Etats-Unis pour les produits des manufactures, attendu qu'il serait impossible d'établir dans cette province des manufactures qui pourraient espérer de lutter contre celles des Etats-Unis, et aucune manufacture étrangère ne le peut.

Il y a deux mois, la Tribune de New-York écrivait :

La manufacture de verre de Hamilton vient de fermer ses portes, la concurrence américaine l'a tuée. Nos manufacturiers ont le marché canadien devant eux.

Deux maisons qui faisaient le commerce des thés à Montréal ont cessé leurs affaires ici pour s'établir à New-York, et l'une d'elles écrivait à un de ses anciens clients ce qui suit :

New-York, 1er juin 1877.

Messieurs,

La position nouvelle faite en Canada au commerce de thé et des épiceries, nous a forcé d'essayer à faire des affaires à New-York, d'où nous sollicitons une partie de cet encouragement que vous avez accordé pendant les quatorze dernières années à Montréal.

Nous avons l'honneur, etc., W. S. Geo. HUGH & CIE

Voilà des preuves palpables des conséquences de la politique de M. MacKenzie.

M. Laurier qui, pendant les quatorze années où s'élevaient partout les manufactures qui tombent aujourd'hui, était un protectionniste à outrance, devra trouver dans les lettres que nous venons de citer de quoi justifier son changement d'opinion. Nous sommes heureux de les lui fournir.

Tous ceux qui ont assisté à cette assemblée, s'accordent pour déclarer que le ministre fédéral y a paru tout à fait démoralisé.

La presse libérale exprime dans des termes insolents le dépit que lui cause la lutte actuelle. Elle crie à la trahison nationale parce qu'une opposition est faite à son nouveau ministre. Il nous semble qu'elle a peu de mémoire, qu'elle a peu droit de nous reprocher notre attitude, quand nous nous rappelons la lutte injuste, déloyale et anti-patriotique, qu'elle a engagée elle-même contre feu le regretté Sir Georges Cartier !

C'était de sa part une noire ingratitude ; aujourd'hui de notre côté nous vengeons la mémoire de Sir Georges Cartier, et c'est pourquoi nous nous attaquons au nouveau chef du parti libéral !

Mais que nous font à nous, conservateurs, les talents de l'hon. M. Laurier, si toute sa carrière politique n'a été qu'une série de fautes impardonnables ?

Quelle garantie offre-t-il à notre province, en acceptant un porte-feuille dans une administration indigne de la confiance publique ? Aucune !

Presque tous les orateurs libéraux ont admis, dans le tournai politique qui a eu lieu dimanche dans les comtés de Drummond et Arthabaska, que le gouvernement fédéral avait jusqu'ici négligé les intérêts de notre province, que nous n'avions pas eu notre part dans la distribution des deniers publics. Mais, ajoutaient-ils, laissez l'hon. M. Laurier entrer dans le gouvernement, et tout va changer ! Promesses vaines et inutiles ! Trop longtemps les libéraux ont promis merveille, leur règne n'a été qu'une suite d'illusions décourageantes. Le peuple ne peut plus avoir confiance dans ces engagements d'un parti à l'agonie, et qui supplie à genoux les électeurs de lui donner encore un quart d'heure de vie. Non, le peuple a été trompé, et cette fois il va se faire justice, l'hon. M. Laurier sera vaincu !

M. Fréchette, député de Lévis, a offert, à St-Norbert, son comté à l'hon. M. Laurier s'il est battu !!! Trop présomptueux M. Fréchette, le comté de Lévis vous appartient-il ?

Une rumeur tend à se confirmer, c'est que M. le professeur Langelier a écrit à NN. SS. les Evêques, à la suite d'une demande d'explication, pour leur annoncer qu'il regretterait sa conduite dans l'affaire de l'élection de Charlevoix, et qu'il rétractait toutes erreurs contenues dans son discours et son plaidoyer.

Nous savons de bonne source que les évêques, dans leur dernière réunion, ont délibéré, et transmis à Rome, pour y être approuvées, une série de résolutions où les libertés de l'Eglise sont noblement défendues et les rapports entre les tribunaux ecclésiastiques et civils correctement définis. La publication de ces résolutions en temps opportun fera disparaître tout sujet d'anxiété sur ces questions si importantes en elles-mêmes et si justement chères au cœur des catholiques du Canada. (Nouveau-Monde)

Il est véritablement pénible de constater la position déloyale que prend le Morning Chronicle contre la police provinciale. Tous les jours il publie des diatribes contre le chef

Nominations.

Département du Secrétaire d'Etat du Canada.

Il a plu à Son Excellence le Gouverneur-Général de faire les nominations suivantes, savoir :

Ottawa, 12 octobre 1877.

William Alfred Himsforth, Eanier, Greffier du Conseil Privé de la Reine pour le Canada ; son député pour signer les patentes des Terres de la Puissance et les Lettres Patentes des autres terres.

19 octobre 1877.

Isaac Archibald, de Cow Bay, dans le comté du Cap-Breton, dans la Province de la Nouvelle-Ecosse, gentilhomme ; Préposé à l'engagement des matelots, pour le Port de Cow Bay, dans la dite province, vice M. Roderick Mackenzie, démissionnaire.

Le Capitaine Ebenezer Scott, de Yarmouth, dans la Province de la Nouvelle-Ecosse ; Maître de Havre pour le port de Yarmouth, dans la dite province, vice M. George E. Cann, démissionnaire.

Nouvelles de la guerre.

Le télégraphe ne nous parle que de travaux de fortification et de constructions de chemins de fer.

Les Russes viennent de passer des contrats pour plusieurs voies ferrées qui seront construites en Bulgarie. La ligne entière courra de Sistova à Gorney Studeni, avec des embranchements pour se rendre à Plevna et à Tirnova. Le passage du Danube se fera sur des bateaux à vapeur.

6000 chars, chargés de provisions destinées aux Turcs sont maintenant en route pour Plevna. Osman Pacha a donné ordre à tous les irréguliers circassiens, bulgares et aux Mahomedans hors d'état de combattre, d'évacuer Plevna.

Les Turcs construisent en ce moment une nouvelle ligne de défense, à l'intérieur de Plevna. La maladie ne sévit plus parmi les soldats ; les provisions ne manquent pas, mais il est impossible de se procurer le fourrage nécessaire aux chevaux et aux bœufs.

NOUVELLES.

SOMMAIRE DE LA PREMIERE PAGE.—Feuilleton : Voyage au centre de la terre. (à suivre).—Angleterre.—Articles divers.

EXPERIENCES A L'ASILE DE BEAUPORT.—Hier après-midi, on a fait, à l'asile, des expériences qui ont prouvé que cette institution possédait le système le plus complet et le plus sûr pour la sauvegarde contre les incendies.

Une fausse alarme d'incendie fut donnée, et en un clin-d'œil, les pompes à vapeur arrivaient, on obtenait 10 livres de vapeur, puis 25 livres, et enfin un jet d'eau abondant et poussé avec une pression suffisante. Tout cela prit le temps de l'écrire, et bientôt les pompes lançaient l'eau par dessus le dôme de la bâtisse.

Son Excellence le lieutenant-gouverneur, plusieurs de nos conseillers, et un bon nombre de nos premiers citoyens assistaient à ces expériences, et ont été émerveillés de la promptitude avec laquelle le système a été mis en fonctionnement.

Pour donner à nos lecteurs une juste idée de l'organisation nous publions les détails suivants.

L'asile possède 30 brigadiers et 8 hommes de police ; 4 citernes contenant 49,000 gallons d'eau ; 3 pompes à vapeur, lançant 31,000 gallons à l'heure ; une pompe à bras très-puissante ; 1550 pieds de boyau ; 90 pieds d'échelles spéciales, sans compter un assortiment complet d'échelles dans les genres ordinaires. Mentionnons aussi 5 échelles destinées à faciliter l'immersion du sautoir de la pompe ; des crochets, appuis, seaux ; deux extincteurs de Dix, avec une douzaine de charges en réserve et enfin, un appareil de sauvetage qui, aux expériences d'hier, a donné les preuves les plus satisfaisantes. En effet, on appliqua cet appareil, plusieurs personnes y prirent place, et elles furent descendues saines et sauvées des étages supérieurs de la maison.

Cet essai termina les expériences, et les invités se retirèrent heureux d'en avoir été les témoins, et enchantés de la cordiale hospitalité de M. le chevalier Vincelette et de MM. les Drs. Roy et Landry, propriétaires.

AVEUGLANT.—Parce que les faibles mortels de cette planète ne sont que poussière et doivent retourner en poussière, ce n'est pas, ce nous semble, une raison pour leur en faire avaler jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Un peu d'eau jetée sur nos rues, par ces journées de vent et de sécheresse, exempterait bien des murmures contre notre corporation et surtout rendrait la lumière à bien des yeux.

CHASSE AUX EPICERIES.—Une boîte de thé, une boîte de café, une boîte de savon et grand nombre d'articles d'épicerie, le tout fruit d'un vol, auraient été, paraît-il, retrouvés par un détective et remis à la propriétaire, Madame Pâquet, de St-Roch.

Deux arrestations ont été faites en même temps.

VOL.—Le Chronicle de ce matin dit qu'on a arrêté un nommé Sevigny, pour vol d'objet de chemin de fer, à la station du Palais. Ces objets, sleepers, ont été recouverts.

LA RECOLTE DE BLE.—Une dépêche de Washington dit que, d'après les rapports reçus de tous les points des Etats-Unis, la récolte de cette année est la plus abondante que le pays ait jamais produite.

COMMENCEMENTS D'INCENDIE.—Des incendies naissants ont été éteints hier matin, dans un hangar situé sur la rue Ste. Ursule : dommages, \$100 ; ce matin, dans le magasin de M. Plante, rue St. Georges, et, en même temps, au Cap Blanc, à la résidence d'un nommé Wiseman, Hôtelier.

M. Louis Préville, fils adoptif de M. Dumas, est en cette ville pour continuer l'œuvre de son père, c'est-à-dire la vente de la magnifique lithographie de Mgr. Racine.

Nous espérons que le public voudra bien l'encourager.

PERTES.—Les pertes de l'incendie de St. Jean, N. B., sont estimées à \$300,000.

EXPLOSION.—Une explosion a eu lieu hier, dans une mine de charbon, à High Blantyre, près de Glasgow. Des 400 ouvriers 232 ont été tués.

TABAC D'EXPOSITION.—Un habitant de la Pointe Gatineau, Ottawa, prépare des échantillons de tabac canadien pour envoyer à l'Exhibition de Paris.

ACCIDENT.—Dimanche après-midi un pénible accident a eu lieu chez M. F. X. Cocheu, du Côteau St. Louis. Un de ses neveux, âgé de 19 ans, qui était en promenade chez lui, prit un fusil qui était chargé depuis longtemps et voulut le faire partir dans la cour. Malheureusement l'arme éclata et le jeune homme eut la main affreusement mutilée. L'amputation a été jugée nécessaire. (Nouveau-Monde.)

SCALPÉE PAR SON MARI.—On lit dans l'Enterprise de Virginia (Nevada) du 12 octobre :

Nous avons dit hier qu'un résident de Gold Hill, Matthew Truen, a scalpé sa femme. Le fait était littéralement vrai. Il lui a fait avec un couteau une incision en forme de V sur la nuque, et il a enlevé cheveux, cuir chevelu et tout. Il a comparu devant le juge Cook, de Gold Hill. Sa femme a été entendue. Les détails qu'elle a donnés de la mutilation qui lui avait été infligée ont indigné le jury. Sa déposition achevée, elle a sorti d'un panier son cuir chevelu avec les cheveux attachés, et elle a fait passer ce trophée encore sanglant sous les yeux de la cour et des jurés.

Ceux-ci ont rendu séance tenant un verdict de "coupable," et la cour a condamné Truen à \$100 d'amende. La vue des espèces a calmé subitement l'irritation de la femme scalpée. Elle a compté et recompté les pièces d'or, et s'étant assurée que la somme était au complet, elle a prié la cour de ne pas infliger d'autre punition à son mari.

UN MOYEN DE DINER POUR RIEN.—Un gros fermier alsacien débarquait à la gare de l'Est, à Paris, tenant sa valise à la main. Il se trouve tout à coup accosté par un individu d'une mise élégante, qui demande au bon paysan s'il connaît Paris ; sur sa réponse négative, notre gaillard s'offre à lui servir de cicerone.

Il se dit lui-même Alsacien, et ils causent au pays. Le brave homme, pour s'excuser son obligant conducteur, lui offre plusieurs bocks ; mais celui-ci, qui probablement avait plus faim que soif, offrit le dîner, ce qui fut accepté.

Notre Alsacien, qui se figurait sans doute faire son repas dans une modeste gargote, fut surpris d'entrer dans un des plus grands restaurants. Il eut dès lors la plus haute considération pour son Mentor, qui fit venir huitres, vins fins, etc.

Le café pris, notre chevalier d'industrie prétendit avoir à s'absenter quelques instants et pria son hôte de l'attendre ; et surtout lui défendit de s'occuper de la carte.

Le brave homme à force d'attendre, s'endormit ; mais quelle ne fut pas sa surprise quand, se trouvant tout à coup réveillé, on lui présente une note de 72 francs, qu'il fut, bien entendu, obligé de payer, heureux de n'avoir pas été dévalisé.

Un vol de 400 montres en or et en argent a été commis à Berne dans la nuit de lundi à mardi dernier. Les voleurs se sont emparés également d'un certain nombre de chaînes et de bijoux. Ils sont déjà sous les verrous.

Le couvent de bénédictins de Mattsee, situé à quelques lieues de Salzbourg, a célébré samedi la 1100e année de sa fondation par le duc Thassilo de Bavière.

TRIPLE ACCIDENT.—Un terrible accident est arrivé mardi à Sains-Morainvillers (Oise). Pillon, chaudronnier, a péri asphyxié dans un puits, au fond duquel il travaillait, à la ferme du duc de Chaulnes. Plessier, manoeuvrier, voulut porter secours à Pillon, est mort de même. On cite parmi ceux qui se sont distingués dans le sauvetage, Ballin, beau-père de Pillon, Bonnet et Delomelle.

Ballin, témoin de l'asphyxie de son genre, descendit dans le puits, profond de 160 pieds, à la force du poignet ; il saisit Pillon pour remonter avec lui, mais il dut le lâcher, se sentant également asphyxié. Plessier et Bonnet se firent alors descendre et parvinrent à s'emparer du cadavre de Pillon. Bonnet remonta avec ce cadavre, mais en arrivant à l'orifice du puits, il tomba évanoui. En ce moment, Plessier qui se reposait sur un plancher en attendant le retour de la corde, se sentit aussi asphyxié et tomba au fond du puits, où il passa la nuit, personne n'osant plus se risquer à descendre. Le lendemain, dans la matinée, le sieur Delomelle est descendu et est parvenu, non encore sans danger, à remonter le cadavre de Plessier. Pillon n'avait que 26 ans. Il laisse une jeune veuve.

INCENDIE AU PASSAGE MÉNILMONTANT, A PARIS.—Un immense incendie a illuminé tout Paris samedi soir, 6 octobre, à neuf heures. Le feu a pris naissance au passage Ménilmontant dans les ateliers de M. Buché, marchand de peaux de lapins et fabricant de chapeaux. Cet industriel possède en outre une force motrice qui fait marcher d'autres ateliers. La fabrique de pianos de MM. Ferré et Co, Erard et Schott, et la fabrique de caisses pour orgues de M. Serégninait sont dans ces

bâtimens, composés de trois corps, et qui n'ont pas moins de cent mètres de long. Un quart d'heure après, ces ateliers étaient ataqués par les flammes. Le feu, alimenté par les bois secs, les essences et les vernis, prenait à chaque minute une intensité plus considérable. Les maisons voisines couraient de grands dangers.

L'épouvante était à son comble, et les habitans de ces maisons fuyaient en toute hâte ; les mères, éplorées, presque nues, se sauvaient emportant dans leurs bras leurs enfans effrayés. Au premier cri d'alarme, sept pompes à bras sont arrivées sur les lieux ; deux pompes à vapeur les suivaient.

Dans tous les alentours stationnaient des pompiers et de la troupe ; mais il était malheureusement difficile de se procurer de l'eau. Le seul conduit d'eau qui alimentait les pompes a crevé dans le passage vers onze heures et a arrêté un instant leur fonctionnement ; l'incendie a redoublé alors d'intensité ; c'était terrible à voir.

Des efforts surhumains ont été tentés pour circonscrire le feu, car les constructions du passage Ménilmontant sont, pour la plupart, de vieilles maisons et des ateliers en planches. A onze heures un quart, un bruit affreux s'est fait entendre : la toiture des trois corps de bâtiment venait de s'effondrer sur toute sa longueur.

L'incendie n'a été complètement éteint que le matin, à cinq heures. Les dégâts peuvent être évalués à 1,500,000 francs, supportés par douze industriels. Il y a eu deux accidents. Un pompier est tombé du haut d'un mur dans le brasier ardent. Il en a été retiré dans un état désespéré, un homme de 54 ans a été renversé et blessé par une pompe à bras.

—Les bâties pour l'Exhibition sont terminées à Paris.

LES FINIS DERNIÈRES DES PRÉSIDENTS.—La Convention a eu 63 présidents : 18 ont été guillotines, 3 se sont suicidés ; 8 ont été déportés ; 6 ont été condamnés à la prison perpétuelle ; 4 devinrent fous et moururent à Bicêtre ; 22 furent mis hors la loi.

Et M. Jules Grévy rêve une nouvelle Convention !!! Brrrr... ça fait froid dans le dos ! (Journal de Bruxelles.)

—La Belgique, dit l'Art musical, va toujours de plus fort en plus fort comme exécutions musicales. Il y a quelques semaines, on entendait chez nos voisins une immense cantate avec carillon de cloches et trompettes du sommet d'un clocher. Dans un festival qui sera donné à l'ouverture du Tir national, on entendra un Hymne à la Paix, composition couronnée du concours, dont l'auteur est le prince de Saxe-Cobourg-Gotha. Cet hymne, qui sera exécuté en plein air, exige vingt tambours, un bataillon de fusiliers et deux batteries d'artillerie. Tambours, fusils et canons s'uniront à l'orchestre et aux voix dans une péroraison, splendide sans nul doute.

Des tambours, des fusils et des canons, voilà d'étranges instruments pour accompagner un Hymne à la Paix.

—Un aliéné, nommé David Bailey, demeurant à environ quatre milles de Stukly-Sud, s'est échappé du logis et est allé se perdre dans une forêt qui a environ trois milles d'étendue, la plus grande partie dans des terrains bas et marécageux. On ne l'avait pas encore retrouvé le 12 et il est à supposer qu'il avait eu des déceptions d'amour, et que c'est ce qui lui a fait perdre la tête.

—X..., le millionnaire, a une toquade. Il veut passer pour noble, et il s'est fait récemment confectionner des armoiries qu'on a sculptées à la façade de sa villa.

Un de ses hôtes racontait ainsi la chose dans une lettre :

"Hier nous avons eu une drôle de petite fête X... faisait ajouter des croisées à son châteaun.

—Un article dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps et qui ne vient que d'être connu, c'est le Renouveur Parisien de Luby pour la chevelure. Quelques applications comme toilette ordinaire pour les cheveux sont tout ce qui est nécessaire pour rendre aux cheveux gris leur couleur primitive, après quoi une seule application par semaine suffira. Il donne à la chevelure un parfum et un luisant magnifiques, et entretient la tête fraîche et exempte de souillure. C'est le grand favori des dames pour leur toilette, en ce qu'il ne souille nullement les étoffes les plus délicates. En vente dans toutes les pharmacies, en grandes bouteilles de 50 centins. Devin et Bolton, pharmaciens, Montréal, sont les agents pour le Canada.

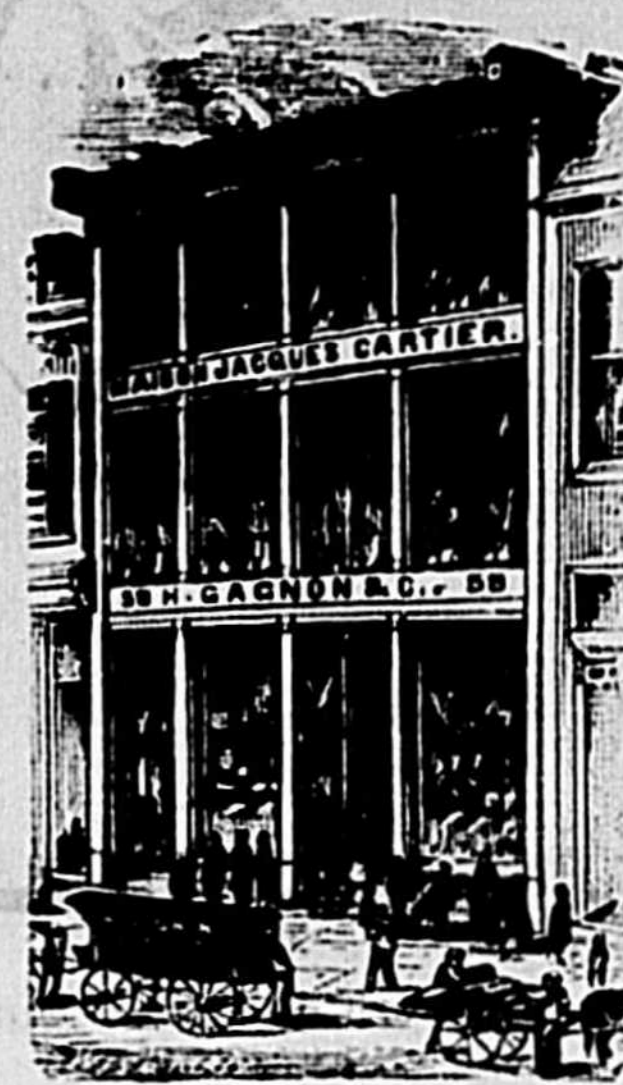
E. Giroux & Frère, John E. Bunke, W. E. Brunet et J.-J. Veldon, Pharmaciens, Québec.

—Voyez ce pauvre cultivateur, comme il travaille du matin au soir. Vous le plaignez sans doute, ô homme riche ! et vous avez raison. La pitié est la marque d'un bon cœur. Mais regardez le donc maintenant. Voici du nouveau ; c'est l'heure du dîner. Voyez avec quelle ardeur il dévore les mets. Il n'a besoin ni de sauce, ni d'épices pour exciter son appétit. Et vous, ô riche ! où est-il, votre appétit ? Hélas ! répondez—vous, il m'a laissé. Alors, Monsieur, procurez-vous une bouteille du vin de Quinine, préparé par Devins & Bolton, et recommandé par les Drs Rotot et Bresseau.

Débilité générale.

Ce nom tout à fait approprié comprend plusieurs genres de maladies indéfinissables et supposées incurables. Une lassitude générale accompagne ces maux ainsi que le plus grand épuisement, et on ne peut en définir les causes externes ou internes. Le Sirop Peruvian imprime sa puissance renovatrice jusque dans les parties les moins susceptibles du système, et a soulagé et guéri ensuite, à notre connaissance, une infinité de ces cas supposés incurables.

En vente par les marchands en général.



N'oubliez pas la MAISON Jacques-Cartier.

H. GAGNON & CIE

Ont le plaisir d'annoncer à leurs nom-

breuses pratiques qu'ils ont mainte-

nant l'assortiment le plus complet de

Marchandises de hautes nouveautés

—POUR—

L'AUTOMNE

& L'HIVER !

Us ont ajouté un département complet de Draps de Paris pour Soutane, Etc., Etc.

LE

Département des Tapis

SUR LA RUE DES FOSSES.

Ne laissez rien à désirer. Les plus beaux et les meilleurs Tapis sont exhibés en ce moment ainsi que les FOURNITURES POUR MAISONS.

TAPIS BRUXELLES.

TAPESTRY DE JOHN CROSSLEY & CIE.

D'ECOSSE.

EN LAINE.

TAPIS EN LAINE ET EN TAPESTRY POUR ESCALIER.

BONS PRELARTS ANGLAIS DE PUIS 1 VERGE A 6 VERGES DE LARGEUR.

50 PIECES PRELARTS ANGLAIS (Job) DE 2 VERGES DE LARGEUR POUR 2/6 VALANT 5.

BROCATELLES EN SOIE POUR RIDEAUX DE 15, 18/9, 21/3, 25/6 LA VERGE.

PROCATELLE EN SOIE POUR COUVERTURES DE MEUBLES.

REPPS UNIS ET RAYÉS POUR RIDEAUX.

DAMAS POUR RIDEAUX, PURE LAINE, Etc., Etc.

ETTOFFES POUR DOUBLER LES RIDEAUX, Etc., Etc. POINT, MOUSSELINE, CRETONNES.

TAPIS POUR PIANO ET POUR TABLE, RINGS POUR PIANOS, SOFAS ET CHEMINÉES.

CORNICHES POLES ET BAGUETTES EN CUIVRE.

FRANGES ET GLANDS POUR RIDEAUX.

RUGS POUR VOITURES ET PORTES.

POSITIVEMENT PAS DE

Second Prix !

Pour argent comptant seulement.

ENEZ FAIRE UNE VISITE A LA MAISON JACQUES-CARTIER

H. Gagnon & Cie

No. 58, Rue de la Couronne, et

No. 220 et 218, Rue des Fossés.

SAINT-ROCH, UEBEC.

Québec, 19 octobre 1877—1 an. 371

